

24 images

24 iMAGES

***Tôkyô Sonata* de Kiyoshi Kurosawa, 1981 de Ricardo Trogi, *The Informant!* de Steven Soderbergh, *Fausta : la teta asustada* de Claudia Llosa, *District 9* de Neill Blomkamp, *Jennifer's Body* de Karyn Kusama, *\$9.99* de Tatia Rosenthal**

Numéro 144, octobre–novembre 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25132ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2009). Compte rendu de [*Tôkyô Sonata* de Kiyoshi Kurosawa, 1981 de Ricardo Trogi, *The Informant!* de Steven Soderbergh, *Fausta : la teta asustada* de Claudia Llosa, *District 9* de Neill Blomkamp, *Jennifer's Body* de Karyn Kusama, *\$9.99* de Tatia Rosenthal]. *24 images*, (144), 52–59.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

The Informant! de Steven Soderbergh



© Warner Bros

Le seul aspect vraiment prévisible du travail de Steven Soderbergh (*The Limey*, *Ocean's Eleven*, *Bubble*, *Che*), c'est sa volonté, renouvelée de film en film, de surprendre le spectateur en proposant à chaque fois une œuvre aussi maîtrisée que parfaitement originale, une œuvre qui lui ressemble certes, mais sans jamais afficher ce qu'on pourrait appeler des tics d'auteur (trait qui s'appliquerait

plutôt aux films de Woody Allen, par exemple). S'il ne fait pas moins partie pour autant de la constellation des réalisateurs qui comptent aujourd'hui sur la scène du cinéma états-unien, c'est que son apparente prolixité stylistique est en fait la marque d'un génie très particulier, une touche rare qui lui fait réussir tout ce qu'il entreprend, quel qu'en soit le registre. *The Informant!* constitue une

preuve de plus d'un talent assez exceptionnel, si besoin en était; Soderbergh y retrace l'histoire de Mark Whitacre (joué par un Matt Damon bouffi – il a pris dix kilos pour le rôle – qui arbore fièrement son faux toupet), «taupe» qui accepte d'espionner pour le compte du FBI la compagnie de produits alimentaires au sein de laquelle il œuvre comme cadre. Inspiré d'un fait réel, le film, qui se présente au départ comme une sorte de «dramédie» industrialo-financière, propose en fait le portrait affûté et par moments délirant d'un personnage qui reste mystérieux jusqu'à la fin, mi-stratège, mi-naïf, aussi intelligent qu'il est menteur, artisan d'une gigantesque fraude qu'il tente de cacher en dénonçant les pratiques illégales de ses patrons. Comme souvent, Soderbergh y joue au chat et à la souris avec le spectateur, qui se trouve vite désorienté, hors des ornières habituelles du genre; mais toute la finesse du réalisateur tient à la tonalité qu'il prête au drame, notamment grâce la musique de Marvin Hamlisch – déphasée, à la limite de la parodie – et à une excellente direction artistique qui recrée avec brio l'atmosphère du début des années 1990. – **Pierre Barrette**

É.-U., 2009. Ré. : Steven Soderbergh. Scé. : Scott Z. Burns, d'après Kurt Eichenwald. Int. : Matt Damon, Scott Bakula, Joel McHale, Melanie Lynskey. 108 min. Dist. : Warner Bros.

1981 de Ricardo Trogi

Le troisième long métrage de Ricardo Trogi est en rupture de ton avec ses deux films précédents, *Québec-Montréal* et *Horloge biologique*. C'est, de prime abord, une bonne nouvelle, car si *Québec-Montréal* avait amené quelque chose de rafraîchissant dans le cinéma québécois, ce quelque chose – un mélange d'immaturité masculine et de misogynie larvée traité avec humour – s'est par la suite répandu au point de nous saouler. *1981* est donc une chronique autobiographique dans laquelle le cinéaste revient sur un moment précis de son enfance, marquée par les difficultés financières de ses parents après le déménagement de la famille dans un quartier plus aisé. Si le film s'inscrit dans le courant des récits de jeunesse nostalgiques qui s'abat actuellement sur la cinématographie québécoise (*Maman est chez le coiffeur*, *Un été sans point ni coup sûr*, *C'est pas moi, je le jure* !), il se démarque du lot par la haute tenue de la direction d'acteurs et la grande sincérité qui se dégage de l'ensemble. Du côté des acteurs, au demeurant tous très justes, impossible de ne pas souligner la performance du jeune Jean-Carl Boucher, alter ego du cinéaste, mais aussi celle de Sandrine Bisson (la mère), qui insuffle une humanité tangible à cette mère de famille, ori-

ginaire de la Côte-Nord, aux accents un peu vulgaires hérités des bars où elle travaille. Quant à la sincérité, disons que Trogi a l'honnêteté de ne pas se donner le beau rôle, son personnage accumulant les mensonges sans gravité et les petites lâchetés. Le mensonge, d'ailleurs, qui est ici une forme d'apprentissage de la vie sociale, est en quelque sorte le motif central du film. Il est au cœur de la leçon ambiguë servie au petit Ricardo lorsqu'il s'aventure jusqu'à la maison de la fillette dont il est amoureux.



© Alliance Vivafilm

Ce que *1981* perd en dynamisme – le récit aurait gagné à être mené avec davantage de vigueur –, il semble le reprendre du côté de la cohérence du milieu social. Trogi déploie en effet les efforts nécessaires pour donner de la substance à l'univers qu'il dépeint. Il en résulte une œuvre attachante révélant un aspect insoupçonné de la palette du cinéaste. – **Marcel Jean**

Québec, 2009. Ré. et scé. : Ricardo Trogi. Ph. : Steve Asselin. Int. : Jean-Carl Boucher, Sandrine Bisson, Claudio Colangelo, Marjolaine Lemieux. 105 min. Prod. : Nicole Robert pour Go Films. Dist. : Alliance Vivafilms.



Le second long métrage de la Péruvienne Claudia Llosa (Ours d'or à Berlin) déploie sa fiction autour de deux corps : celui d'une morte, jadis violée par les guérilleros du Sentier lumineux, qui aurait transmis à sa fille la peur viscérale des hommes en allaitant (*le lait de la douleur* du titre original), et celui de Fausta, malade de l'intérieur, « armé » métaphoriquement, pourrait-on dire, pour dissuader tout éventuel assaillant mâle. Entre deuil et mélancolie, ces deux corps de générations différentes renvoient au présent meurtri d'un Pérou qui cherche à guérir des cicatrices d'un passé de guerre civile aussi lourd que traumatisant. Émaillé de traditions, de rites et de chants en quechua, **Fausta : La teta asustada** porte aussi en creux un passé plus ancien, le passé mythique de la civilisation inca ancré dans l'obscurantisme d'une oralité encore très prégnante. Toutes ces mémoires vivan-

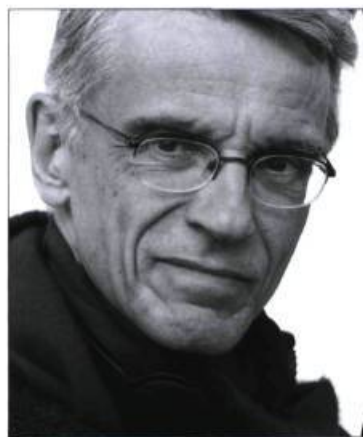
tes qui s'entrecroisent disent la singularité riche et complexe d'un univers sur lequel bute le beau visage triste de Fausta (Magaly Solier). Filmé souvent frontalement, ce corps accablé chemine néanmoins vers sa libération à la faveur de longs plans à la douceur bienveillante qui captent une lente renaissance. Suite à sa rencontre avec un jardinier attentif à sa détresse alors qu'elle est employée par d'une riche pianiste, elle aussi prisonnière d'elle-même (et de son mépris de classe), la jeune fille finira par se réconcilier avec la vie.

Fausta : La teta asustada a l'arborescence généreuse d'une fable politique aux multiples registres qui cultive par ses rituels une poésie du quotidien doublée d'une sorte d'étrangeté macabre. Très retenue (trop?), la caméra accompagne la résilience de son personnage sans toujours parvenir à donner chair et vie à ce foisonnement de microfictions qui

germent sur le chemin de la guérison de Fausta. Malgré une fin allégorique tout en délicatesse, une sécheresse de ton finit par contaminer le terrain d'une mise en scène trop étale qui contrecarre la floraison tout en nuance d'un récit pourtant riche en émotion. Il y a cependant dans ce récit douloureux dépourvu de tout misérabilisme un regard sensible, nourri du lait de la tendresse humaine, et une parole vive et lucide qui entend nous faire partager un héritage culturel métissé tout à fait stimulant. Dans le contexte d'un cinéma péruvien discret et économiquement fragile, la voix originale de Claudia Llosa mérite toute notre attention. — **Gérard Grugeau**

Pérou-Espagne, 2008. Ré. et scé. : Claudia Llosa. Ph. : Natasha Brier. Mont. : Frank Gutierrez. Mus. : Selma Mutal. Int. : Magaly Solier, Susi Sanchez, Efrain Solis, Marino Ballon. 93 min. Dist. : K-Films Amérique.

Sortie prévue : 23 octobre 2009



« Il y a un ton dans *Relations* qu'on ne trouve pas ailleurs : la revue échappe totalement au cynisme contemporain. C'est une question d'éthique : on y défend des valeurs, et non des intérêts. Une idée simple et forte anime *Relations* : celle du bien commun. »

BERNARD ÉMOND

Lisez le carnet de Bernard Émond dans

www.revuerelements.qc.ca

ReLations
Pour qui veut une société juste



Renaître

par Gérard Grugeau

Une femme entrouvre la porte patio de sa maison. Les rideaux gonflent, mais une pluie d'orage l'oblige vite à refermer la porte et à éponger l'eau sur le sol. D'emblée, par ces détails d'apparence anodine, la mise en scène suggère la notion de dérèglement, l'idée d'une réalité qui menace l'ordre des choses. On reconnaît là la griffe de Kiyoshi Kurosawa dont le cinéma anxiogène n'a de cesse d'arpenter les territoires de l'étrangeté où s'agitent les fantômes de nos vies à l'identité trouble et incertaine. Le dérèglement passe ici par le licenciement d'un cadre supérieur et l'éclatement de sa famille. Comme dans *L'emploi du temps* (2001) de Laurent Cantet et *L'adversaire* (2002) de Nicole Garcia, l'homme atteint dans sa dignité, et bientôt miné dans son autorité, cache son renvoi à ses proches avant que la vérité n'éclate au grand jour. Chronique familiale sur fond de mondialisation virtuelle et fantomatique, *Tokyo Sonata* ouvre sur un grand vertige qui traduit toute la confusion et l'inquiétude de notre époque contemporaine.

Attaché aux films de genre qu'il se plaît à métisser (thriller fantastique, fable écolo-giste), Kiyoshi Kurosawa s'avance ici sur un terrain plus réaliste où il suit quatre personnages en déroute (le père, la mère et les deux

fils), mais *Tokyo Sonata* n'est pas pour autant un film de rupture dans l'œuvre de l'auteur de *Cure* (1997) et de *Charisma* (1999). Il synthétise plutôt tout un art du récit sous lequel couvent les forces de l'invisible, toujours promptes à irradier le réel. Sous nos yeux, l'ordre patriarcal et la cohérence d'un monde ancien aux comportements ultra-codés vacillent et se délitent. Le fils aîné veut joindre l'armée américaine pour aller se battre en Irak, le benjamin étudie le piano en cachette, contrevenant aux diktats paternels. Quant à la mère désespérée (magnifique portrait de femme), elle tend les mains vers un ailleurs improbable qui pourrait la sauver de l'effondrement intérieur. Cet ailleurs prendra la forme d'un enlèvement qui colorera soudain le quotidien d'une sorte de burlesque désenchanté. En précipitant la cellule familiale vers le gouffre, Kurosawa prend subtilement congé du réel pour exposer peu à peu notre monde à la dérive aux effets d'une douce conflagration post-apocalyptique qui aura raison des êtres avant de les faire renaître au sein d'un espace spectral où ils connaîtront un nouveau départ. Et c'est aussi beau que déchirant.

Prise entre deux attractions tel un tissu soyeux qui se charge soudain d'électricité statique, la mise en scène sophistiquée et sensorielle de Kiyoshi Kurosawa excelle dans

le glissement d'une réalité à une autre. Dans *Tokyo Sonata*, la puissance du cadre n'a d'égale que la prégnance d'un hors champ chargé d'éléments impalpables à la fois inquiétants et bienveillants qui s'insinuent dans le plan pour le contaminer. Mais cette sensation de claustrophobie est aussi renforcée par une musique aux accents étouffés et un travail sur le son qui, comme le ressac de la mer, semble sporadiquement se soustraire au réel pour convoquer le monde immatériel des fantômes dans le silence assourdissant d'une époque cernée par le chaos. C'est donc dire que le drame familial classique est ici revisité pour accoster une fois de plus aux rives de ces arrière-mondes énigmatiques si chers au cinéaste. Dans une fin bouleversante où le temps assagi suspend soudain son vol, Kiyoshi Kurosawa confère à l'art toutes les vertus de la résilience pour contrer le chaos. L'interprétation aérienne du *Clair de lune* de Debussy par le jeune Kenji nous enveloppe alors dans les limbes cristallins d'un monde pacifié, réconcilié avec sa propre humanité. Immense et inoubliable. ■

Japon, 2008. Ré. : Kiyoshi Kurosawa. Scé. : Kiyoshi Kurosawa, Max Mannix et Sachiko Tanaka. Ph. : Akiko Ashizawa. Mont. : Koichi Takahashi. Int. : Haruka Igawa, Teruyuki Kagawa, Kai Inowaki, Yu Koyanagi, Koji Yakusho. Kyoko Koizumi. 119 minutes. Dist. : Les Films Séville.

District 9 de Neill Blomkamp



L'engouement suscité par le premier long métrage de Neill Blomkamp, jeune protégé de Peter Jackson, laisse pantois. Non pas que le succès du film auprès du public adolescent soit une surprise. Ça, c'était prévu ! C'est plutôt l'enthousiasme d'un large pan de la critique nord-américaine qui étonne. On n'a pas tari d'éloges devant cette histoire d'extra terrestres réfugiés après que leur vaisseau spatial eut fait naufrage au-dessus de Johannesburg, cela sans s'indigner du fait que

l'apartheid y est ramené à la fonction de mauvais jeu vidéo par un scénario incohérent et une mise en scène superficielle.

Inspiré d'un court métrage (*Alive in Joburg*) réalisé en 2005 par le cinéaste, *District 9* copie d'abord grossièrement les tics du reportage (caméra instable, extraits d'entrevues, etc.) dans le but de se lester d'un peu de réel. Mais, contrairement à *Cloverfield*, qui adoptait rigoureusement le point de vue d'une caméra d'amateur, *District 9* passe

allègrement du « documenteur » à la fiction traditionnelle. Il en résulte une désagréable impression d'arbitraire renforcée par les nombreuses contradictions qui jalonnent le film : plus d'un million d'extraterrestres sont censés s'entasser dans la zone, mais cette surpopulation n'existe pas à l'image; ceux-ci ont mis au point une technologie complexe, mais semblent absolument incapables de s'organiser socialement (la seule cellule de résistance que montre le film compte deux adultes et un enfant; Wikus Van De Merwe, fonctionnaire chargé du déplacement des extraterrestres – tâche colossale – est montré comme un abruti à peine assez intelligent pour attacher ses souliers...

Mais le plus déprimant, dans ce film prétentieux, c'est le racisme niais qui se dégage d'un discours grotesque qui voudrait aborder l'acceptation des différences. Ainsi les Nigériens sont dépeints comme des bêtes sauvages, sanguinaires et imbéciles. Ainsi les extraterrestres sont traités avec un paternalisme de bon Blanc par un cinéaste trop obnubilé par ses effets spéciaux pour se rendre compte de sa propre connerie. – **Marcel Jean**

États-Unis-Nouvelle-Zélande, 2009. Ré. : Neill Blomkamp. Scé. : Neill Blomkamp, Terri Tatchell. Int. : Sharlto Copley, Jason Cope, Vanessa Haywood. 112 min. Dist. : Sony Pictures.

Jennifer's Body de Karyn Kusama

Jennifer's Body marque le grand retour de la coqueluche des scénaristes américains, Diablo Cody, deux ans après le succès inespéré de *Juno*. Racontant une histoire d'horreur se situant entre *Carrie* et *Scream*, Cody s'amuse avec les poncifs du genre (de la virginité au bal de fin d'année) pour montrer une jeunesse victime de ses désirs. Rien de neuf, direz-vous ! Sauf qu'il y a dans les dialogues de Cody une outrance inhabituelle : un mélange de vulgarité tonitruante et d'esprit cinglant qui tranche d'autant plus que les répliques décoiffantes sortent de la bouche d'adolescentes, personnages rarement choyés dans le cinéma hollywoodien (même dans l'excellent *Scream*, l'adolescente interprétée par Neve Campbell est délibérément sans relief). Comme son titre l'indique, *Jennifer's Body* est entièrement tourné vers le corps de Jennifer, qui est l'unique enjeu du récit, entre les musiciens qui veulent l'offrir en sacrifice, la possession diabolique, le désir des garçons de l'école et l'attirance, homosexuelle et refoulée, de Needy, sa meilleure copine. Or ce corps est aussi l'enjeu de la mise en scène de Karyn Kusama (*Girlfight*, *AEon Flux*) qui en fait un appât insaisissable pour l'œil du spectateur/voyeur.

Megan Fox, dont la célébrité est inversement proportionnelle à la filmographie, s'acquitte du rôle



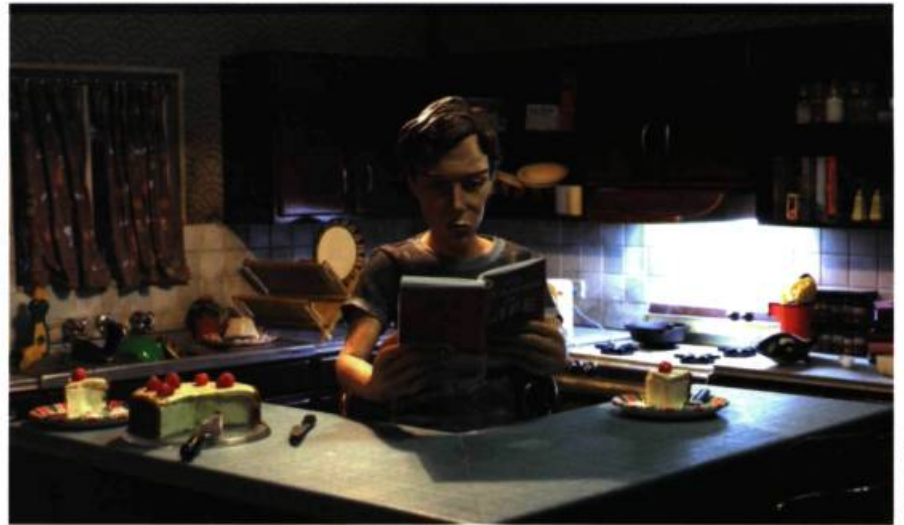
avec assurance. En face d'elle, Amanda Seyfried (heureusement sortie de l'affligeante bouillabaisse de *Mamma Mia!*) montre un spectre assez large avec un personnage à deux volets. Les deux actrices livrent les petites bombes du dialogue avec aisance et délectation : « It smells like Thai food in here. Have you guys been fucking ? » Véritable antidote à la guimauve surnaturelle de *Twilight*,

Jennifer's Body est au final un film plutôt tonifiant, dégageant une énergie surprenante. Preuve indéniable du talent de la scénariste qui parvient à voler la vedette à la cinéaste. – **Marcel Jean**

É.-U., 2009. Ré. : Karyn Kusama. Scé. : Diablo Cody. Ph. : M. David Mullen. Int. : Megan Fox, Amanda Seyfried, Johnny Simmons, Adam Brody, Sal Cortez. 102 min. Dist. : 20th Century Fox.

Assemblage de nouvelles de l'écrivain israélien Etgar Keret, **\$9.99** est à l'image de *Short Cuts* de Robert Altman et de tous les « films choraux » qui se sont succédé depuis. Toutefois, à la différence de ceux-ci, il s'agit d'un long métrage d'animation de marionnettes et le style très réaliste qui se manifeste dès les premières images amène la question : « mais pourquoi avoir fait ça en animation » ? Il est vrai que la physionomie des marionnettes dégage de la chaleur humaine, mais cela paraît insuffisant pour justifier ce choix. Pourtant, passé l'introduction, on comprend peu à peu que ce film ne pouvait être tourné autrement. C'est que le recours à l'animation permet à Tatia Rosenthal de donner une représentation convaincante d'événements inhabituels qui risqueraient de paraître magiques, fantastiques, voire spectaculaires s'ils étaient filmés en prises de vues réelles.

Parmi les péripéties composant la trame de cette mosaïque urbaine, il y a celle qui donne son titre au film : un jeune homme solitaire et naïf achète par la poste un livre ayant la prétention d'enseigner le sens de la vie pour la somme modique de 9,99 \$ et le lit consciencieusement. Les autres personnages vivent des mésaventures qui servent de contrepoint aux pseudo-vérités contenues dans ce livre de « psycho-pop ». Sur ces petites histoires empreintes de tristesse et de désillusion, la



cinéaste pose un regard empathique et gentiment narquois. On pense notamment aux deux minuscules démons qui accompagnent l'amant esseulé dans sa mémorable cuite et au clochard dont on découvre, quand apparaissent ses ailes, qu'il est un ange gardien peu rassurant. Et on pense surtout à l'Adonis fougueux qui subit d'étonnantes transformations en obéissant à tous les caprices de sa copine fétichiste qui aime les hommes bien épilés... **\$9.99**, à la fois rigoureux et sensi-

ble, est injustement passé inaperçu chez nous. Œuvre atypique dans l'animation contemporaine et qui propose à l'animation de marionnettes une voie pouvant la redéfinir face à la prolifération de la 3D, ce film aurait sûrement mérité mieux qu'une sortie au Cinéma du Parc alors que le Festival des films du monde battait son plein. — **Marco de Blois**

Israël-Australie, 2008. Ré. : Tatia Rosenthal. Scé. : Tatia Rosenthal et Etgar Keret. 78 min. Dist. : Les Films Séville.



CINÉMA | MÉDIAS INTERACTIFS | TÉLÉVISION
DOCUMENTAIRE | ÉCRITURE DE LONG MÉTRAGE

**PROGRAMMES DE FORMATION
POUR ACCÉLÉRER
SON PARCOURS PROFESSIONNEL**

FAIRELINIS.COM - 514.285.4647

**DATE LIMITE
D'INSCRIPTION
MÉDIAS INTERACTIFS
4 NOVEMBRE**

MARIE-PIER GAUTHIER | PRODUCTRICE INTERACTIVE,
MC2 COMMUNICATION MÉDIA
LISE ANTUNES SIMOES | SCÉNARISTE DE PRODUITS
JEUNESSE, TRIBAL NOVA
GHASSAN FAYAD | PRODUCTEUR ET FONDATEUR
DE KUNG FU NUMERIK
— ET DIPLÔMÉS DE L'INIS

in is
INSTITUT NATIONAL
DE L'IMMAGÉ ET DU SON



DESIGN : TOXA / PHOTO : SIMON DUHAMEL